

## « Ni toge, ni lauriers »

« Une grande Dame s'est éteinte et je vais lui rendre un solennel hommage ».

C'est ainsi que Florian Vileur, sexagénaire parisien, répondit en ce huit juillet deux mille trente-cinq à sa voisine de palier qui s'étonnait de le voir partir à une heure matinale, vêtu d'un costume sombre, d'une écharpe grise et d'un chapeau de feutre. Il portait avec difficulté une mallette.

Il emprunta le métro et vit à peine le visage des passagers présents dans la même rame car il ressassait les mêmes pensées et son regard était absent. Il semblait préoccupé. Personne n'aurait pu deviner qui était cette grande Dame pour laquelle il se hâtait. Elle avait toujours compté dans sa vie. Il aimait beaucoup sa façon d'exprimer des sentiments, de dépeindre les hommes. Peut-être était-il séduit lorsqu'elle s'exprimait avec emphase alors que bien des gens eussent préféré trouver en ses propos plus de simplicité, de sincérité probablement. Cette manière de s'exprimer aurait pu convenir aux dames des salons du dix-huitième siècle lorsqu'en un langage savant elles causaient avec mignardise tant de sciences que de poésie, y ajoutant toutefois quelques propos libertins tandis qu'elles savouraient du chocolat venu des Amériques accompagné d'une petite tasse de café.

Cette Dame savait adapter les phrases ou les concepts à son auditoire. Longtemps elle eut de nombreux amis, voire maints amoureux, mais au fil du temps, ils furent de moins en moins nombreux. D'aucuns lui reprochaient son parler, son vocabulaire trop recherché, suranné, ses phrases dont la syntaxe devenait trop élaborée, trop complexe. On eût dit qu'elle s'écoutait plus qu'elle ne dialoguait avec les personnes.

Monsieur Vileur, au contraire, appréciait la richesse de ses propos. Il était subjugué par cette aisance, cette éloquence, qui ne seyait cependant qu'aux érudits. Monsieur Vileur, à l'image de feu son père qui fut procureur au barreau de Versailles, se reconnaissait un peu dans ce langage qui ne l'offusquait nullement.

Saint-Michel. C'était la station de métro que Monsieur Vileur connaissait bien. Il quitta donc la rame et se rendit à pied à l'Université où il était attendu ce jour-là par ses pairs, par les doctorants qui allaient récolter le fruit de leurs travaux, ce précieux diplôme qui les ferait docteurs. Les thèses qui seraient récompensées avaient été soutenues devant des sommités diverses car bien des disciplines existaient en cette université.

Monsieur Vileur, en son temps, avait obtenu entre autres son doctorat d'astrophysique et, bien qu'il eût enseigné cette science pendant toute sa carrière, une carrière qui s'achevait alors, il se passionnait aussi pour la botanique et fut à l'origine d'une flore relative aux fleurs méconnues de l'Amazonie. Inlassablement, il

eut à cœur de faire de ses ouvrages, quels qu'en fussent les thèmes, des chefs-d'œuvre d'écriture.

Cette rigueur qu'il s'imposait fut celle qu'il exigea de ses étudiants. Certains n'aimaient guère ses remarques parfois blessantes et cet excès d'autorité envers un public étudiant choquait parfois ses jeunes collègues. On eût dit que deux mondes se côtoyaient au sein de l'université.

Lorsqu'il entra dans le vaste amphithéâtre où il devait prononcer le solennel et traditionnel discours qui précédait la remise des diplômes, un honneur qui lui était échu cette année-là, en raison sans doute de son proche départ de l'université, la salle était vide. Aucun de ses camarades de promotion qu'il avait invités n'était arrivé. Monsieur Vileur reconnut là cette fâcheuse habitude de ses condisciples mais il craignit un peu qu'ils fussent peu nombreux. Le temps érode les liens et l'âge est le facile prétexte aux absences. Il était normal par contre que ses pairs ne fussent pas encore installés sur le devant de l'estrade car ils devaient, selon la tradition, entrer en cortège, revêtus de la toge et de la toque aux couleurs de l'université, une coutume empruntée aux pays anglo-saxons.

Quant aux intéressés au premier chef, ces proches détenteurs du fameux sésame qui les ferait entrer dans le cénacle de docteurs en thèses diverses, ils devaient au préalable souscrire à des obligations administratives qui les retenaient quelque peu.

Curieusement, Monsieur Vileur suspendit aux fenêtres qui donnaient sur la cour interne du campus, d'horribles draps noirs sortis de sa mallette. Certes, ces journées de remise de diplômes furent souvent l'occasion d'évoquer à titre posthume les œuvres d'anciens étudiants de cette maison du savoir, œuvres méconnues n'ayant guère été en leur temps saluées comme il se devait et redécouvertes par l'orateur lors de la préparation de son discours, mais, cette cérémonie n'eut jamais rien de funèbre comme semblait l'avoir voulu Monsieur Vileur. Son goût pour l'aspect théâtral de l'enseignement était connu dans la faculté et, en sourdine, bien des maîtres de conférence en parlaient avec ironie.

Monsieur Vileur ouvrit de nouveau sa mallette et disposa, harmonieusement, sur la longue table où les diplômes seraient déposés, de petits paquets de feuilles qui feraient partie des surprises réservées aux futurs docteurs.

Monsieur Vileur venait à peine de terminer la préparation de la salle que les étudiants commençaient à pénétrer dans l'amphithéâtre. Leurs bavardages s'interrompirent souvent lorsqu'à tour de rôle ils découvrirent ces toiles noires masquant les fenêtres. Interrogations, sourires, indifférence, tous ces comportements se retrouvaient devant l'étrangeté de cet accueil. Il y eut un étudiant bien peu discret qui s'exclama de façon peu correcte et nombreuses furent les personnes ayant entendu :

- « Avec Vileur...faut pas s'étonner ! »

Monsieur Vileur perçut ces paroles, fronça les sourcils et se dit en lui-même qu'il

était temps pour lui de prendre sa retraite car il était d'une autre époque, ce en quoi il n'avait pas tort probablement.

Le brouhaha qui s'était installé dura peu de temps car, bien vite, le cortège des éminents professeurs de la faculté pénétra solennellement dans la salle. Les travées du fond de l'amphithéâtre avaient accueilli quelques parents ou proches des doctorants. Eux aussi observaient avec curiosité cet étrange cérémonial mais ils affichaient une certaine fierté car ils mesuraient le long parcours de leurs enfants qu'ils avaient accompagnés dans ce cheminement les menant à la réussite suprême.

Les éminents universitaires prirent place sur l'estrade .

Monsieur Vileur, après avoir salué ses pairs d'un signe de tête, se tint debout, l'air solennel. Il n'eut pas recours à un micro. Sa voix était suffisamment audible. Ses collègues, fortement surpris par la présence de ces toiles noires aux fenêtres l'avaient été davantage encore lorsqu'en entrant dans l'amphithéâtre, ils avaient constaté que notre orateur n'avait pas revêtu la toge, ce qui pourtant s'imposait. Personne jusqu'alors n'avait dérogé à cet usage et la tenue de cet universitaire, non adaptée à ce jour solennel, pouvait être source du renvoi du professeur et d'une cérémonie amputée de ce discours tant attendu.

Il était trop tard pour questionner ce professeur investi d'une grave mission pour connaître la raison de cet accoutrement qui était toutefois un costume distingué, un habit de cérémonie, voire de deuil, mais non en accord avec la tradition de la faculté. Cela surprit d'autant plus la communauté universitaire que ce choix provenait d'un enseignant rigoureux, ne transigeant jamais sur le règlement.

Le doyen de l'université qui était cependant un homme ouvert, courtois, moderne par certains côtés dans l'organisation de son université en l'ouvrant au monde extérieur alors qu'à l'origine les universités, médiévales notamment, refusaient toute intrusion, jeta un regard tant indigné que désabusé il fit passer une brève note à son subordonné l'enjoignant de s'expliquer publiquement pour justifier ce zèle. Deux anciens collègues de Monsieur Vileur, qui l'avaient connu lors de sa nomination en cette faculté, se demandèrent si ce professeur ne connaissait pas des troubles psychiques. Cela ne les faisait pas rire tandis que chez les étudiants doctorants, les moqueries sous cape ne manquaient guère. Certains étudiants, quant à eux, supposèrent que Monsieur Vileur, très proche de la retraite, avait délibérément choisi par un symbole de se rebeller contre une cérémonie rituelle, stéréotypée, qu'il n'appréciait guère, ou peut-être même était-ce une révolte enfin extériorisée et que ce professeur aigri voulait dire désormais sa vérité relative à l'université. L'on pouvait alors se demander ce que son discours allait contenir. Le doyen devait à présent le redouter et regretter amèrement d'avoir confié cette tâche honorifique à une brebis galeuse.

Les craintes du doyen furent infondées mais la surprise fut néanmoins de taille lorsque Monsieur Vileur prit la parole. Ce dernier, de ce fait, n'eut point de mal à se faire écouter car chacun était impatient de connaître la teneur de son discours.

Droit, tel Don Quichotte prêt à affronter les moulins à vent ou tel un mousquetaire osant défier le cardinal Richelieu interdisant les duels, notre professeur, titulaire d'un doctorat en astrophysique et, de surcroît, docteur ès mathématiques, parcourut la salle entière d'un regard assuré, un tantinet hautain. D'une voix grave et convaincante, il s'adressa à son auditoire exceptionnel :

-« Monsieur Le Doyen, Mesdames et Messieurs les Professeurs et chers collègues, Mesdames et Messieurs parents ou amis de nos futurs docteurs, chers étudiantes ou étudiants, il me revient l'honneur, en ce jour de remise des diplômes à celles et ceux ayant mérité ce parchemin si convoité de prononcer un discours comme le veut la tradition de notre université.

Sans doute vous attendiez-vous à des louanges adressées à notre université, des remerciements à l'ensemble de son personnel et naturellement à la reconnaissance du travail et des mérites de nos étudiantes et étudiants.

Il est vraisemblable par contre, je m'adresse aux étudiantes et étudiants, que vous vous attendiez à trouver en mon discours l'évocation à titre posthume d'un ouvrage de l'un de nos anciens collègues de l'université, ouvrage dont l'intérêt de son thème et la valeur de l'écriture ne furent reconnus que tardivement. Chaque année, il en fut ainsi depuis l'arrivée de notre doyen qui voulut ainsi rendre hommage aux savants ou chercheurs restés dans l'anonymat. Plutôt que de vous parler longuement d'un tel ouvrage encensé à titre posthume, j'ai préféré vous apporter quelques extraits d'un ouvrage de mon ancien Maître de conférence, Christian Blazer, ouvrage consacré aux conséquences métaphysiques de la découverte d'exoplanètes. Ces quelques pages vous seront remises lorsque vous viendrez chercher votre diplôme. »

Notre orateur s'arrêta quelque temps pour désigner la table où il avait au préalable déposé ces extraits de l'ouvrage cité.

Le doyen et les enseignants trouvèrent cette entrée en matière rassurante mais se demandaient toujours les raisons de la présence de toiles noires aux fenêtres et de la tenue vestimentaire de Monsieur Vileur, tenue inappropriée à cette cérémonie.

Monsieur Vileur remit ses lunettes à la grosse monture couleur charbon sur son nez empâté et, après avoir une seconde fois promené son regard froid sur tout l'hémicycle, il reprit la parole :

J'en viens à présent à l'essentiel pour vous, doctorantes et doctorants, vos diverses thèses.

Certes, ayant effectué de sérieuses et abondantes recherches et ayant fait preuve d'originalité dans le domaine qui vous est propre, vous aurez votre diplôme. Mais, hélas, dans une consternante unanimité, vos thèses n'ont aucune qualité littéraire. Une orthographe déplorable, fantaisiste, une syntaxe peu orthodoxe, un vocabulaire lamentablement pauvre.

Il m'eût été facile pour démontrer ce déclin de l'écriture d'apporter quelques pages d'écrivains célèbres mais c'eût été ridicule et humiliant de comparer leurs

écrits et les vôtres. J'ai préféré comparer vos écrits à ceux de doctorants dont j'ai lu les thèses lors de mes débuts d'enseignement universitaire. Ces diverses thèses comme les vôtres furent passionnantes quant à leurs sujets, riches de découvertes dans leurs domaines respectifs mais elles diffèrent des vôtres par leur style, leur usage de notre langue. Certes, l'on m'objectera que les réformes de ces dernières années, ces simplifications de l'orthographe, ce galimatias induit par l'écriture inclusive, l'insidieuse pénétration de la langue anglaise dans la publicité, dans notre vie quotidienne, dans le langage informatique et dans chaque publication scientifique, sans oublier les textos et ces mots désossés suffisent à expliquer, peut-être même à excuser ces libertés prises avec l'usage de notre langue. On osera prétendre qu'il s'agit d'un français moderne mais alors, à mes yeux, quelle pauvreté revêt ce langage.

Voici donc quelques passages des premières thèses qui me furent soumises .Lisez-les en toute bonne foi. »

Monsieur Vileur désigna ces autres feuilles sur le coin de la table. Dans la salle, on perçut quelques remous, quelques grincements. Des dialogues impromptus suscités par ces propos inattendus divisaient l'auditoire.

Monsieur Vileur reprit la parole et la salle redevint attentive.

« Oui, Mesdames et Messieurs, la France est en deuil. Une grande Dame s'est éteinte. Cette noble Dame se nommait la langue française. Voilà pourquoi c'est dans cette salle que je voulais funèbre et en costume porté lors de funérailles que je veux aujourd'hui rendre un dernier hommage à cette grande Dame, notre langue, longtemps fleuron de la communication, de l'écriture et de la pensée.

Il y eut de vaines tentatives pour éviter son inéluctable agonie. L'Académie française elle-même n'y est point parvenue. Une rumeur tenace promet même la disparition de cette vénérable institution vieille de quatre siècles. De cupides promoteurs sont déjà prêts à se jeter sur ses dépouilles.

C'est à ce dramatique constat que je suis parvenu après avoir lu maintes thèses ces dernières années.

Avec tristesse, je m'adresserai à notre illustre langue en lui disant :

Adieu....Madame... »

Des applaudissements conventionnels sans doute, fébriles pour beaucoup, saluèrent la fin du discours de Monsieur Vileur qui laissa la distribution des diplômes à ses pairs et quitta l'hémicycle sous le regard contrit du doyen qui demanda à l'assistance que l'on ôtât les tentures noires.